

LE
PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

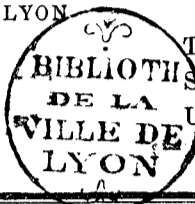
SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2' »

SIX MOIS. 4 »

UN AN. 8 »



ALEX. DUMAS FILS



M. DUMAS (Alexandre), littérateur et auteur dramatique, est né à Paris le 28 juillet 1824. Il fit d'assez brillantes études au collège Bourbon et, poussé par une vocation précoce, il publia dès 1841, un volume en vers ayant pour titre : *Péchés de jeunesse*.

Après un voyage en Espagne et en Afrique, il publia *Histoire de quatre Femmes et d'un Perroquet*, 1846-47, roman fantaisiste, qui eut surtout un succès de curiosité. Vinrent ensuite le *Docteur Servans*, *Catherine*, la *Dame aux Camélias*, le *Roman d'une Femme*, 1848, dont les deux derniers surtout établirent sa réputation et sa personnalité. Puis après *Antonine*, 1849, *Tristan le Roux*, *Trois Hommes forts*, 1850, *Grangette*, *Diane de Lys*, 1851, les *Revenants*, le *Régent Mustel*, fantaisie littéraire, qui réunit Paul et Virginie, Manon Lescaut et Desgrieux sous un même toit; *Contes et Nouvelles*, *Sophie Printemps*, 1853, la *Dame aux Perles*, 1854.

En 1869, a commencé la publication du *Théâtre complet d'Alex. Dumas*. L'auteur a suivi un exemple devenu assez commun en transportant à la scène ses romans principaux en commençant par la *Dame aux Camélias*, représentée au Vaudeville en 1852, qu'il fit suivre de l'*Etrangère*, la *Princesse de Bagdad*, *Denise*, *Francillon*, etc.

M. Alex. Dumas se présenta à l'Académie pour remplacer M. Pierre Lebrun et fut élu le 30 janvier 1874. Il est officier de la Légion d'honneur depuis 1867.

Sommaire

Alexandre DUMAS fils.	LA RÉDACTION
Causerie.	LUCIEN.
Aux Sauveteurs de l'enfance abandonnée (poésie).	M. LENTILLON.
Nos Théâtres.	X.
Idylle à la Presse	***
Aimez toujours (poésie).	A. MICHEL.
Scrupule d'artiste (nouvelle)	R. TRÉMADEUR
Vaillance et Lâcheté (poésie)	DE BOUCHAUD.
Chronique parisienne	H. DOTRENS.
Chronique humoristico-scientifique	Jean KIRI.
Le Bouquet de Muguet	Henri DATIN.
Bulletin financier.	X

CAUSERIE

Le théâtre des Célestins ne tardera pas à fermer ses portes, qui seront closes pendant deux mois : c'est aujourd'hui l'usage. Il y a une quarantaine d'années, c'était au contraire précisément dans la saison d'été que le théâtre des Célestins avait le plus d'animation par le fait des représentations des artistes parisiens, tels que Achard, Ravel, Levassor, Déjazet, etc.

A l'époque dont je parle, les auteurs écrivaient une pièce pour un acteur, de sorte que chaque artiste possédait un répertoire lui appartenant en propre, et assez varié pour permettre de changer le spectacle tous les trois ou quatre jours. C'étaient les acteurs des Célestins qui donnaient la réplique à l'artiste parisien.

Ces représentations, quand il avait de l'action sur le public, étaient toujours pour l'artiste parisien une excellente affaire. Elles étaient données sur les bases suivantes : On prélevait les frais de la soirée calculés à cinq cents francs, et le reste de la recette était partagé entre le directeur et l'artiste. En supposant une moyenne de recette — et je suis au-dessous de la vérité — de douze cents francs, cela représentait au bout d'un mois pour l'artiste une somme rondelette de dix à douze mille francs. Un joli denier.

Des artistes dont j'ai parlé, c'est M^{lle} Déjazet qui est venue le plus fréquemment à Lyon, qu'elle adorait par l'excellente raison qu'elle y était adorée. Il existait à l'époque dans notre ville une Société composée de littérateurs et de peintres qui portait le titre original de « Société des Bonnets de coton ». Chaque mois cette Société se réunissait à Fourvière au restaurant Nicolas, où lui était servi un plantureux dîner pour le prix de trois francs par

tête. Que les temps sont changés, et les notes de restaurant aussi.

Déjazet avait été nommée à l'unanimité membre honoraire de cette Société, et son séjour à Lyon donnait toujours lieu à de joyeux repas, dont elle payait son écot en chansons et en mots, car elle était fort spirituelle et avait la répartie prompte.

On sait que Déjazet, qui avait gagné beaucoup d'argent, n'avait — sa main droite ignorant ce que donnait sa main gauche — jamais pu mettre un centime de côté, de telle sorte qu'arrivée à la vieillesse dans une situation voisine de la misère, les journalistes parisiens organisèrent une représentation dont la recette fut placée en rentes viagères, rentes auxquelles le *Figaro* — toujours grand seigneur — ajouta une pension de douze cents francs.

La pauvre comédienne dut donc rester au théâtre tant que ses forces le lui permirent. La dernière fois que je l'ai vue, ce fut au théâtre du Gymnase, quai Saint-Antoine, dirigé par Maurel. Ce fut pour moi un navrant spectacle, car malgré son maquillage, la vieille femme se trahissait par la lenteur de ses mouvements. Était-elle obligée, pour l'action de la pièce, à se mettre à genoux, elle ne pouvait se relever que grâce à l'aide prêté par un camarade; mais l'impression triste se dégageait surtout de gaudrioles et de polissonneries acceptables quand Déjazet avait vingt ans, mais véritablement odieuses quand on songeait qu'il y avait sous la perruque blonde de la comédienne, les cheveux blancs d'une septuagénaire.

Par un heureux privilège, Déjazet avait conservé le timbre de sa voix, toujours un peu aigre, mais ayant encore la fraîcheur de la jeunesse, et fredonnant le couplet avec un art exquis.

Que de souvenirs évoquent dans mon esprit les séjours faits à Lyon par Déjazet! Devant me borner, je n'en citerai que deux.

Déjazet se trouvait dans notre ville, où elle donnait des représentations, lorsqu'un ouvrier fut enseveli dans un puits de la propriété de M. Moine, à Ecully.

Grâce au télégraphe qui chaque matin apporte de tous les points du monde aux lecteurs de journaux la nouvelle d'un événement tragique, nous sommes un peu blasés sur les catastrophes, et nous ne nous en étonnons guère : mais à l'époque dont je parle, on était plus impressionnable : aussi vous ne pouvez

vous imaginer l'émotion que produisit dans notre ville l'ensevelissement du malheureux puisatier, qu'on savait encore vivant, car il avait été protégé par des poutres entrecroisées sur sa tête, et on avait pu communiquer par la parole avec lui.

On allait en pèlerinage à Ecully pour savoir où en étaient les travaux de sauvetage, dirigés par un capitaine du génie en personne; les journaux donnaient matin et soir des renseignements sur l'état de ces travaux, et reproduisaient les paroles échangées avec le malheureux enseveli, auquel on était parvenu à faire passer quelque nourriture.

Or, le hasard voulut que Déjazet se trouva précisément auprès du puits à l'instant même où le puisatier fut retiré. Ce fut, je n'ai pas besoin de le dire, un moment de vive émotion, que partagea l'aimable artiste. On avait tout prévu et on n'avait oublié qu'une chose: des linges pour panser les plaies dont le corps du pauvre diable était couvert.

Tout à coup, au milieu de l'embarras et de l'ahurissement général, Déjazet retroussa prestement sa robe, enleva son jupon, qu'elle déchira par bandes et qu'on appliqua sur les plaies.

La chronique s'empara aussitôt de l'aventure qu'elle raconta avec forces éloges pour Déjazet, qui avait mis en pratique la chanson de la *Bonne Fille*, de Béranger :

Frétillon
Cette fille
Qui frétille
A donné son cotillon.

Et le premier soir où — après cet événement — Déjazet entra sur la scène des Célestins le public lui fit une ovation prolongée.

Le second souvenir que m'ont rappelé les séjours de Déjazet à Lyon est celui de sa première communion.

Déjazet « frisait », comme on dit, la cinquantaine, quand l'abbé Fraisse, aumônier militaire, entreprit de « ramener la brebis égarée au bercail ».

Comment s'y prit l'abbé qui a laissé de si sympathiques souvenirs à tous ceux qui l'ont connu? Je ne sais, mais je suppose, qu'en sa qualité d'aumônier militaire, il mena la chose militairement. Dans tous les cas il atteignit son but: car un beau matin Déjazet faisait sa première communion dans la chapelle du camp de Sathonay.

Me voilà loin du point de départ de ma causerie dans laquelle je me proposais de parler des artistes autrefois en représentation, j'y reviens.

Ces artistes ont été remplacés — grâce aux chemins de fer facilitant les transports — par les troupes de tournées, mais ce n'est point tout à fait la même chose, c'est loin d'être profitable aux directeurs de province. Ces troupes leur portent un grand préjudice, par ce fait qu'elles sont maîtresses des pièces à succès achetées par elles aux auteurs, et que dès lors les théâtres de province ne peuvent jouer: en outre ces troupes sont intermittentes car n'ayant qu'une seule pièce à exploiter, elles ne peuvent pas prolonger leur séjour dans une ville dans l'impossibilité où elles sont de renouveler leur spectacle. Je reviendrai sur ce sujet des troupes de tournées dont le succès a

été énorme au début, mais qui va diminuant de jour en jour. Nous n'avons pas à le regretter.

LUCIEN.

Aux Sauveteurs de l'Enfance abandonnée

Si le siècle au déclin a des taches sans nombre,
Si l'égoïsme altier projette au loin son ombre,
Comme un nuage sombre au jour près de finir;
S'il est des cœurs flétris, s'il est des âmes vides,
Votre œuvre vient prouver que de justice avides,
D'autres se dévouant préparent l'avenir.

Honneur à vous, vaillants sauveteurs de l'enfance,
De ces fragiles cœurs, tendres fleurs sans défense
Contre le souffle impur de la corruption;
A vous, qui leur donnez dans l'existence amère,
A défaut des baisers, les bons soins d'une mère,
Sa tendresse sans borne et sa protection.

Pauvre oiselet perdu, chétive créature,
L'enfant abandonné marchant à l'aventure,
Désormais pour appui, trouvera votre main;
Elle le guidera dans l'âge où l'esprit doute
S'il suit la bonne voie ou s'il fait fausse route;
Sur vos pas du Devoir il suivra le chemin.

Et tel un arbrisseau qui fut grand et stérile
Mais qui, jeune, greffé par une main habile,
Se couronne de fleurs, présages de ses fruits;
Tels ces beaux chérubins prédestinés aux vices,
Grâce à vos soins verront dans leurs âmes novices,
Fleurir de bons instincts sur les mauvais détruits.

Honneur donc aux grands cœurs, honneur aux grandes
[âmes;

Honneur aux hommes bons, honneur aux saintes femmes
Qui sèment des vertus d'où le bien germes;
Qui vont forts du besoin d'apaiser la souffrance,
Avec un seul désir: travailler pour la France,
Avec un seul espoir: que Dieu les bénisse.

Mai 1892.

J.-M. LENTILLON.



GRAND-THÉÂTRE

Le grand ennemi du théâtre c'est la chaleur, car on hésite à s'enfermer dans une salle de spectacle alors qu'un temps agréable sollicite à la promenade: Cette chaleur a beaucoup diminué depuis que l'électricité a remplacé le gaz, et on a pu particulièrement s'en apercevoir au Grand-Théâtre, où pendant l'hiver — depuis l'introduction de l'éclairage électrique — l'ancien calorifère était impuissant à réchauffer la salle, de telle façon qu'il a fallu le remplacer.

Quoi qu'il en soit, le beau temps reste toujours pour les théâtres un ennemi: le Grand-Théâtre en a assez heureusement triomphé, grâce à sa grande pièce le *Pays de l'Or* qui, par le luxe de ses décors et de sa mise en scène offre un attrait spécial, et c'est toujours devant des salles très convenablement garnies que M^{me} Doux exécute crânement le passage du Niagara sur un vélocipède.

Comme je l'avais prévu, on remarque beaucoup de jeunes filles et d'enfants parmi le public, et ce ne sont pas ces spectateurs qui trouvent la chaleur trop grande au théâtre: ils n'ont qu'un regret, c'est que le spectacle finisse trop tôt.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Monsieur chasse! le vaudeville de M. Georges Feydeau joué aux Célestins par la troupe de tournée dirigée par M. Simon, a obtenu tant de succès qu'aux représentations annoncées il a fallu en ajouter quelques autres.

Ce succès est certainement dû à l'excellente interprétation de *Monsieur chasse*, supérieurement joué par M. Noblet et M^{lle} Marie Kolb, cette dernière, me dit-on, — et je n'ai pas de la peine à le croire, — bien supérieure à l'artiste qui a créé le rôle au Palais-Royal.

En général, une troupe de tournées se compose d'une ou deux étoiles et, pour le reste, d'acteurs impossibles. Il en résulte une interprétation d'ensemble déplorable et d'un effet désastreux sur le public, qui tient en défiance, non sans raison, les troupes de tournées.

M. Simon, avec sa longue expérience, a compris qu'une étoile ne suffisait pas et qu'il importait que l'artiste en vedette fut secondé par des acteurs convenables; aussi dans ses troupes tous les emplois sont-ils bien tenus, ce qui assure la réussite des pièces dont il a entrepris l'exploitation.

X.

IDYLLE A LA PRESSE

Assourdi par les beuglements de la politique, rassasié de romans, rebattu de poésies, je passe quelquefois trois délicieux quarts d'heure à lire d'un bout à l'autre une liste imprimée contenant tout simplement les titres de douze cents journaux.

Et cette lecture adoucissante me vaut régulièrement une rêverie non moins exquise de deux bonnes heures consécutives.

Je me sens à tout moment transporté dans le monde idéal de la féerie ou de l'âge d'or, et de temps à autre un aimable sourire vient affleurer sur ma physionomie.

Quand je ne vois que les titres, je crois sincèrement à l'*Union*, à l'*Avenir*, au *Progress*; j'ai confiance dans le *Réveil*, j'applaudis à quelque fier *Indépendant*, je loue l'*Impartial*, je salue la *Liberté*, je demeure convaincu que la *Fraternité* elle-même n'est plus un vain mot, et je me recommande avec l'*Univers*!

Je m'intéresse aux agiles *Courriers*, aux graves *Moniteurs*, aux *Echos* fidèles, aux *Chroniques* sincères.

Sur les côtes où maint ambitieux *Océan* déferle, je découvre, le long du *Littoral*, des *Phares*, des *Pilotes* et des *Vigies*.

Du côté de l'Allemagne, hélas; je me sens tout ému à l'aspect d'une pauvre *Frontière* blessée entre deux sombres *Sentinelles* qui n'attendent qu'un signal pour marcher à l'ennemi et pour fermer l'horrible plaie.

Certains titres me révèlent la dénomination des habitants de plusieurs de nos villes, que chaque fois j'oublie régulièrement dès que ma brochure est refermée. C'est ainsi que j'apprends avec un plaisir toujours nouveau que, à Pont-à-Mousson, se publie le *Patriote mussipontain*, à Rambouillet le *Rambolitain*, à la Flèche le *Journal fléchois*, à Apt le *Mercurie aptésien*, à Gray la *Presse greylloise*, à Lisieux le *Lexovien*, à Châteaudun l'*Echo dunois*, à Saint-Etienne le *Petit Stéphanois*, à Bayeux le *Bayeusain*, etc., etc.

D'autres ont des consonnances ronronnantes qui feraient pâmer d'aise mainte oreille rabelaisienne, oyez plutôt dans la ville de Nontron le *Nontronnais* et à Voiron le *Petit Voironnais*. Le *Sarladais*, de Sarlat, et l'*Union Sarladaise* doivent avoir de l'attrait pour tous ceux qui adorent la sarlade, romaine ou pissenlit.

Prononcez vite l'*Echo salinois*, l'*Echo tou-*

lois, l'Echo vouzinois, l'Echo amandinois, l'Echo saumurois, l'Echo de l'Auxois, et les vers connus vous chanteront aussitôt dans la mémoire :

Chat vit rô,
Rôt tenta chat,
Chat mit patte à rô,
Rôt brûla patte à chat.
Chat lâcha rô.

Le *Petit Var* accentué à la tudesque, ne vous redit-il pas l'affreuse aventure d'une dame charmante qui, croyant tenir un amant, n'eut que le paletot ?

Pourquoi n'y a-t-il en France qu'un seul *Journal des Postes et des Télégraphes*, et pourquoi se publie-t-il à Troyes plutôt qu'ailleurs ? Passé pour le *Petit Troyen* qui fait rêver au jeune Ascagne et vous ramène en pleine Enéide.

Bien mieux certes que le sonnet classique, la liste de mes douze cents journaux vaut à elle seule ce long poème.

Mais je ne suis pas encore au bout. Venez, brillante *Lanterne*, et toi, modeste *Petit Fanal*, favorisez-moi de vos lumières.

J'aperçois plusieurs *Frances* grandes et petites ; mais il paraît qu'elles ne valent pas les quatre fers d'un chien et qu'elles sont aussi falsifiées que la drogue de marchand de vins, puisque c'est à Lille seulement que s'épanouit la *Vraie France*.

Quel singulier effet produit, à côté du *Carabinier français* de Tourcoing, le *Bon Citoyen de Tarare* ! Y a-t-il antithèse de Victor Hugo comparable à celle-là ?

Assaut de prétentions, maintenant, entre trois feuilles enjuponnées. Laquelle l'emportera ?

- Je suis la *Vérité*.
- Je suis l'*Autorité*.
- Moi je suis la *Victoire* !
- Un peu de modestie, mes toutes belles !
- Quelle est cette tête ?
- Je suis le *Sens Commun*, de la ville d'Alais.

Une rixe va éclater ; mais le *Bon Conseiller* leur apporte la *Paix*, et le *Cognac*, journal des Charentes, achève de les mettre de bonne humeur en leur versant à tous un petit verre.

Il est avéré que dans le nombre des journaux beaucoup trompent à la mine et qu'il ne faut pas toujours se fier à l'étiquette ; honorable exception en faveur du *Bavard*, de Marseille, qui se donne franchement pour ce qu'il est.

Que si cette tartine paraît effroyable à d'aucuns, je prie le *Mathieu Laënsblague*, de me prendre sous sa protection : je serais désolé d'être désigné par le *Télégraphe* à la vindicte du *Siècle*. Mon ambition n'est pas de faire *Événement*, et sur ce point je préférerai toujours l'*Eclipse* au *Tintamarre*.

Si, contre l'*Espoir*, je viens à produire du tapage et à être signalé par la *Presse* pour délit d'insanité, je voue tous mes confrères aux dynamites de ma vengeance, et, une fois pulvérisés, m'en vais à Corbeil, en Seine-et-Oise, fonder pour eux le *Corbillard*.

UN MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ
DES GENS DE LETTRES
A la suite d'un dîner mensuel.

AIMEZ TOUJOURS !

A M^{me} Amélie G.

Ch ! puisque de son aile rose,
Cupidon frôle votre cœur,
Et que, désormais, il s'impose
Comme son maître et son vainqueur,
Soumettez-vous ; c'est chose bonne
Que l'esclavage des amours ;
Sans crainte, obéissez, Mignonne,
Soyez aimée, aimez toujours !

Puisque dans un tendre sourire,
Heureuse, vous avez surpris
Le bonheur qu'on ne peut décrire
De voir son beau rêve compris,
Que de vous l'ennui, la tristesse,
Eloignent leur sinistre cours,
Souriez, souriez sans cesse,
Soyez aimée, aimez toujours !

Puisque vos yeux, douces étoiles,
Dans d'autres ont vu resplendir
Des éclats troublants et sans voiles
Qui n'ont point voulu mentir,
Priez pour qu'elles ne s'éteignent
Ces clartés des plus heureux jours ;
— Quand elles meurent, les cœurs saignent,
Soyez aimée, aimez toujours !

Puisque dans une main la vôtre
Soudainement a frissonné,
Ne perdez jamais pour une autre
Le bien qu'elle vous a donné
Pour les maux d'amour de la vie,
D'elle seule obtenez le secours,
Et loin des flèches de l'envie,
Soyez aimée, aimez toujours !

Puisque vos lèvres sur deux lèvres
Ont cueilli leur premier baiser,
Ne calmez pas les douces fièvres,
Que ce méchant a pu causer !
A cette coupe, osez encore
Puiser sans cesse et sans détours
Le plaisir qu'à présent j'ignore,
Soyez aimée, aimez toujours !

Puisque du bonheur, la fleur rare
Est éclose aujourd'hui pour vous,
Craignez qu'elle ne se dépare
Et perde son parfum si doux !
Pour moi — morte aussitôt que née —
J'ai répandu des pleurs bien lourds
Du moment qu'elle s'est fanée...
Soyez aimée, aimez toujours !

Soyez aimée, aimez toujours !
— Sans être aimé, moi je dois vivre
Car le cœur se couvre de givre
Loin des chauds rayons des amours.
De grâce ! n'imitiez pas celle
Qui m'a condamné sans recours,
A vos serments, restez fidèle,
Soyez aimée, aimez toujours !

A. MICHEL,
(de Grenoble.)

SCRUPULE D'ARTISTE

NOUVELLE

L'autre jour, à l'enterrement de la petite baronne de D... où le Tout Paris s'était rendu en foule, bien vite après le mariage de M^{lle} de C..., l'on a remarqué le romancier Robert de Nangeais qui se tenait debout en un coin sombre de l'église, comme s'il ne voulait pas être reconnu, et lorsque les porteurs chargés du cercueil passèrent près de lui, ses voisins virent l'expression si douloureuse, si angoissée de son regard, tandis que, très pâle, il s'appuyait contre un pilier.

Nombre de petites parisiennes curieuses flairèrent quelque « potin » sentimental, mais les médisances s'arrêtèrent lorsqu'on est en face d'une tombe à peine fermée, et personne ne fit de commentaires.

Elles avaient deviné juste, les jolies mondaines, c'était effectivement une histoire d'amour très simple et infiniment douloureuse.

Très fascinant, avec son visage pâle, ses yeux bleu sombre un peu voilés comme s'ils s'absorbaient en une contemplation intime et la mobi-

lité de son visage sur lequel les impressions vibrantes de son âme d'artiste se reflétaient sans cesse, Robert plaisait aux femmes.

Dans ses livres, il faisait d'elles une étude psychologique savante, car il les avait beaucoup fréquentées, beaucoup aimées, elles l'avaient fait souffrir, et il se vengeait en les méprisant un peu, les considérant comme de jolis animaux agréables à caresser ; malgré la décision du concile de Trente, il doutait à part lui qu'elles eussent des âmes. Beaucoup de nerfs, des sensations très affinées, voilà tout ce qu'il leur accordait.

Il était fort sceptique, ce qui n'avait rien de surprenant de la part d'un homme à bonnes fortunes doublé d'un romancier expérimental.

Quand il la vit pour la première fois dans un bal, il se dit tout de suite qu'elle l'aimait.

Il commençait à se sentir vieillir, quoiqu'il eût à peine trente-cinq ans, on s'use vite en cette double vie d'intrigues et de surmenage intellectuel ; jusqu'à présent, il n'avait connu que l'amour un peu névrosé de la femme de trente ans et devant la passion naïve et pure de cette fillette de dix-huit ans, il fut flatté dans sa vanité d'homme, car celle-là ne pensait pas qu'il était célèbre, à la mode ; romanesque, tête folle, elle fut prise impulsivement la première fois qu'il abaissa sur elle son regard si éloquent. Elle le rencontra souvent dans les soirées, au théâtre, en visite, elle causa plusieurs fois avec lui, il l'aimait bien, cette petite fille, aux yeux noirs brûlés par une flamme dangereuse — elle l'aimait passionnément.

Si Robert eût été un homme ordinaire, un épicier ou bien un notaire, il eût trouvé très doux de se laisser adorer, il l'eût épousée, et eût mené une existence de pacha qui permet à son esclave de le contempler, sans se rendre compte combien l'amour de sa femme serait plus profond que le sien ; mais Robert était un psychologue habitué à analyser toutes ses sensations. La littérature est un art jaloux qui s'introduit dans la vie de l'écrivain et se mêle à toutes ses impressions. Il n'a pas, comme les autres artistes, le sanctuaire du cœur, car son métier est de s'étudier et de se disséquer. Chez le romancier qui aime, il y a toujours l'auteur qui s'empare de toutes les observations, les compare à ce qu'il a peint, il se regarde aimer, et c'est infiniment cruel de sentir qu'on ne peut se donner tout entier et que, malgré soi, on poursuit le roman au lieu de jouir de la réalité.

Et Robert se rendait compte de tout cela ; quand Andrée levait sur lui ses yeux lumineux, il se surprenait à chercher des mots pour en définir le charme étrange, quand elle lui confiait quelque-une de ses impressions, il se disait :

« Ce n'est pas ainsi que je fais parler les jeunes filles. »

Et toujours, et partout il avait cette hantise de l'observateur qui étudie malgré lui.

Or, Robert était un raffiné dont la conscience avait des subtilités incompréhensibles pour le vulgaire ; lui qui passait pour un audacieux parce qu'il avait affaire à des audacieuses et repoussait comme un crime l'idée de prendre cette enfant parce qu'il ne sentait pas son amour à la hauteur de celui d'Andrée.

Enfantillage, dira-t-on, et l'on se trompera ; c'était délicatesse d'une âme supérieure qui ne voulait pas recevoir plus qu'elle ne pouvait donner.

Aussi Robert ne demanda pas la jeune fille en mariage, il partit pour la Russie, en annonçant qu'il y resterait deux ou trois années.

Quand Andrée apprit par des indifférents cette nouvelle qui brisait sa vie, elle n'eut pas une révolte, pas une indignation.

Elle l'avait aimé parce qu'il lui était apparu comme la personnification de son idéal de jeune fille, il lui semblait que cet amour n'avait pas eu de commencement et n'aurait jamais de fin, elle ne s'était pas demandé s'il daignerait s'abaisser jusqu'à elle tant il lui semblait supérieur au reste de l'humanité.

CHOCOLAT FRANÇON

AU LACTOPHOSPHATE DE CHAUX ET A LA KOLA

Par son rôle essentiel dans la formation des os et son action stimulante de la nutrition, le lactophosphate de chaux est le meilleur reconstituant.

Directement assimilable par les voies digestives, il n'occasionne, à l'encontre des autres préparations de phosphates, ni constipation, ni maux d'estomac.

Ces avantages, associés à ceux de la Kola, le tonique par excellence du système nerveux et du cœur, font du Chocolat Françon l'arme préférée des médecins pour combattre maladies des os, tuberculose, chloro-anémie, palpitations, escoufflement, épuisement nerveux.

Dépôt général, Pharmacie Françon, Lyon, place Bellecour, 21, et bonnes pharmacies. Prix: 3^{fr}50 la boîte; poste, 30 c. en sus (franco par 2 boîtes).

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES SPÉCIALITÉS HYGIÉNIQUES

VÉRITABLE ALCOOL DE MENTHE

PIPERITA

Élixir Anti-Épidémique

Souverain contre les indigestions, Crampes d'estomac, Maux de tête, Coliques, etc., etc.

AVIS AUX DAMES

Broderies à la main pour **Trousseaux, Linge de Table**, etc. — Travail à façon très soigné. — *Prix modérés.*

M^{lle} **BOUYGOU**

Rue Confort, 14, au 3^{me}

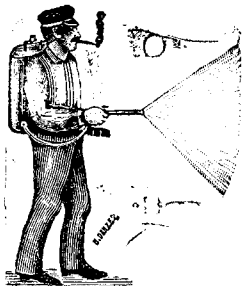
VERMOREL

A VILLEFRANCHE (Rhône)

350 premiers Prix et Médailles. — Décoration du Mérite Agricole.

PULVÉRISATEUR «ÉCLAIR»

contre le **MILDIU**
et la **Maladie des Pommes de terre**



Eclair, n° 1.. 40 fr.
Eclair, n° 2.. 30 fr.

LA TORPILLE
(de 1892)

Nouvelle Soufreuse

DEMANDER LES TARIFS

DÉPOT A LYON:

Chez MM. RIVOIRE père et fils, 46, rue d'Algérie.



DANS TOUS LES BUREAUX DE TABAC

Cahiers à 5 c., 10 c., 20 c.

NIL cartonné (fabrication spéciale),
200 feuilles 10 c.

Elle ne pouvait rien lui reprocher, il la traitait comme les autres jeunes filles qu'il connaissait et si elle avait cru remarquer que son regard s'arrêtait plus souvent sur elle et qu'il lui parlait plus volontiers qu'aux autres, elle s'était sans doute trompée...

Oui, elle s'était trompée, et la preuve, c'est qu'il partait pour longtemps sans l'avoir revue, sans avoir une pensée pour elle.

Andrée ne lui en voulait pas... seulement elle ressentait une infinie tristesse en se disant:

« S'il avait voulu... nous aurions pu être si heureux ! »

Dans son entourage, on remarqua le pli douloureux qui traversait son joli front, on vit que la flamme de ses yeux était éteinte et que jamais plus un éclat de rire n'illuminait son visage, ses parents s'inquiétèrent... comme c'était une brave petite créature, elle essaya de se raidir contre la douleur envahissante qui s'emparait d'elle... elle tâcha d'oublier, elle ne put pas, le souvenir de Robert la hantait.

Elle s'était dit: « Je ne me marierai jamais », et elle envisageait une longue existence brisée dès le début qui s'écoulerait très pâle.

Elle vivrait machinalement comme elle le faisait depuis le départ de Robert, ne souffrant presque pas, car son cœur lui semblait inerte, comme mort. Quelquefois, elle aurait des joies, par exemple, quand on parlerait d'un des romans de M. de Nangeais et qu'on admirerait son beau talent, alors son âme endormie se réveillerait et elle revivrait quelques-unes des heures charmantes du passé où elle l'avait connu.

Puis elle deviendrait vieille, ses beaux cheveux bruns se poudraient, son teint rosé se flétrirait, mais cela ne lui causerait nulle peine, elle n'y tenait guère, à cette beauté dont il n'avait pas voulu, les amies seraient entourées d'enfants et de petits enfants, elle resterait seule toujours... toujours.

Et c'était cet avenir décoloré qu'elle envisageait avec résignation.

Romanesque... ah oui! bien romanesque, la pauvre! Mais Andrée avait trop présumé de sa volonté... Elle n'avait pas songé à la lutte qu'il lui faudrait soutenir pour embrasser un célibat que rien ne justifiait. Comme elle était jolie et riche, les partis abondaient — elle les repoussait tous, étonnée qu'on voulut de ce cœur qui se sentait si las, si désillusionné. On insistait:

« Tu vieilliras, lui disait sa mère, maries-toi, tandis que tu es jeune et jolie, vois-tu mon enfant, le seul bonheur ici bas est d'aimer... »

Aimer... ah oui! c'était bien doux, mais elle ne pensait plus, et elle n'osait pas avouer cette passion qu'on eût traitée d'enfantillage.

Elle résistait... mais elle n'avait même pas la force de la révolte, de guerre lasse, elle finit par dire « oui » à une proposition quelconque qu'on lui fit.

Cependant Robert songeait souvent à ces yeux bruns ardents qui disaient si bien: « Je t'aime », et voyant que Andrée n'était pas encore mariée depuis tantôt deux ans, il pensait avec une ombre de regret: « C'était donc sérieux ? »

Il allait revenir en France, la revoir... qui sait ce qui eût pu advenir, lorsqu'un beau matin, dans un journal, il lut ces deux lignes:

« Mardi dernier, à la Madeleine, on célébrait le mariage de M^{lle} Andrée de Vergens avec M. Paul de Lavardière. »

Il eut un sourire amer et cependant un peu triomphant, car il songeait que le sceptique avait eu raison lorsqu'il s'était dit: « Passionnette qui, tôt, sera oubliée. »

Et quoiqu'il souffrit un peu, il était pourtant satisfait d'avoir vu si juste.

Le mari d'Andrée était jeune, élégant, riche, que faut-il de plus pour conclure un de ces mariages de convenances aussi tristes, aussi glacés que la neige de décembre?

Elle ne l'aimait pas, mais on lui avait dit que si les fortunes sont à l'unisson, les cœurs s'y

mettent infailliblement, toutes ses amies s'étaient mariées ainsi, et, passive, elle avait subi la volonté de sa mère, ne voulant pas s'entêter à un célibat incompréhensible.

Pâle épousée, elle s'était donnée à ce jeune homme qui lui était, oh! combien indifférent!

Andrée avait trop présumé de ses forces, elle aurait pu supporter l'isolement triste, adouci par le lointain souvenir d'un joli rêve, mais subir l'amour de ce mari auquel sa fidélité était due, mais mener cette vie à deux en sentant que rien ne vibrerait jamais plus en elle pour personne, oh non! pas cela, elle ne pouvait pas l'endurer!

Alors elle fut prise d'un dégoût profond pour cette existence menteuse, un navrement complet s'empara d'elle, et, lasse, elle se laissa glisser vers la mort dont le froid baiser ne réclamerait pas des caresses données avec répugnance.

Tout doucement elle s'éteignit sans que rien pût la sauver, car les remèdes sont impuissants contre le non-vouloir de vivre.

Robert apprit cette fin si triste, il entendit les amies d'Andrée s'étonner de l'indifférence avec laquelle elle s'était vue mourir, sans un regret pour sa jeunesse et sa beauté si tôt moissonnées, et se rappelant la fillette passionnée dont tant de fois les regards lui avaient exprimé une muette déclaration, il comprit que loin des yeux ne veut pas toujours dire loin du cœur; il reconstitua cette douloureuse aventure... et il se dit aussi que peut-être eût-il mieux valu lui offrir même une part inégale d'amour qui eût suffi à son âme assoiffée de tendresse, sa délicatesse exagérée lui sembla un crime, puisqu'elle avait conduit cette enfant vers la tombe.

Et voilà pourquoi Robert de Nangeais, le romancier sceptique et indifférent, sentait les larmes lui monter aux yeux et une douleur intense, faite de regrets et de remords, le mordre au cœur lorsque le cercueil de la petite baronne de Lavardière fut près de lui, sous l'embaumement des couronnes et des bouquets.

René TRÉMADEUR.

VAILLANCE ET LACHETÉ

Et le Lâche s'écrie en ployant sous son mal,
L'angoisse au cœur, ses yeux fermés à l'idéal:

« Hélas! je ne peux point débarrasser mon être
« Des douloureux pensers qui l'étreignent toujours;
« Le pessimisme noir qui m'atteint de sa lèpre,
« M'a courbé vers le sol, empoisonnant mes jours.
« Mon âme se repait d'amertume infinie.
« Muet d'horreur, j'entends grandir l'affreux concert
« De soupirs exhalés par l'humaine agonie,
« Et la tristesse germe en moi comme un cancer.
« Je n'en puis plus. Je suis brisé. La mort m'attire.
« Et je laisse tomber le masque de gaieté
« Où je dissimulais sous le spasme du rire
« Mon désespoir d'être homme et mon anxiété. »

Mais le sage levant la tête,
Répond à ce désespéré.
Qui blasphème, attaque et rejette
L'idéal de son cœur navré:

« Pour trouver le bonheur sur terre,
« Il faut se contenter de peu.
« Parfois la vie est bien austère,
« Mais bien souvent le ciel est bleu.

« Fier contempteur des Petitesse,
« Glissant à l'âme un poison lent,
« Frère, garde-toi des faiblesses
« Où tombe le cœur chancelant.

« Fuis le poids des gloires humaines.
« Poursuis la noble ambition
« D'échapper aux terribles chaînes
« Dont nous chargent les passions.

« Vis, pareil aux aigles sublimes,
« Dans l'espace plein de soleil
« Et reste aux virginales cimes,
« Près de Dieu, l'astre sans pareil. »

Pierre de BOUCHAUD.

CHRONIQUE PARISIENNE

L'Opéra compte un chef-d'œuvre de plus à son répertoire : *Salammbô*.

Ainsi que nos lecteurs le savent l'ouvrage de M. Reyer n'a pas vu les premiers feux de la rampe en France. En 1890 il était représenté à Bruxelles avec un succès énorme — qui s'est accentué encore ici, je me hâte de le dire.

La soirée entière n'a été qu'une longue ovation et pour l'œuvre et pour son interprétation.

L'adaptation faite par M. du Locle, d'après le roman de M. Flaubert, est intelligente et prête à de merveilleux effets scéniques.

Quant à la musique elle nous a de nouveau révélé M. Reyer un véritable maître de l'école musicale moderne.

Procédant de la méthode de Gluck, il laisse de côté les futilités à l'ordre du jour pour aborder résolument l'idée de l'œuvre tout en tenant compte des richesses de l'orchestration.

La représentation de *Salammbô* était le véritable premier acte directorial de M. Bertrand.

Il a réussi complètement, grâce au concours favorable de tous les talents mis en cause.

M^{me} Rose Caron, chargée du rôle de *Salammbô*, a remporté un nouveau triomphe, elle a rendu son personnage en grande tragédienne lyrique.

Citons à côté d'elle MM. Vergniet, Renaud et Delmas, qui ont partagé les ovations faites à leur partenaire.

M. Beyle, baryton du Grand-Théâtre de Marseille, s'est consciencieusement tiré du rôle ingrat de *Spendius*. L'accueil qui lui a été fait lui a de suite donné droit de cité sur notre première scène.

Quant à l'orchestre il a mérité tous les éloges que lui a prodigués son chef M. Colonne.

H. DOTRENS.

Chronique Humoristico-Scientifique

LA LÉGENDE DE « FAUST » ET LE POLYTECHNICIEN

La science a pris à notre époque une place prépondérante et sa domination s'étend de plus en plus. Il n'est pas de nos jours d'auteur infime, de *petit grimaud*, *barbouilleur de papier*, qui n'arbore crânement le drapeau de la science et qui ne se présente au public, tout frotté et enduit du vernis de l'esprit scientifique.

La science! la science! c'est le *vocabulaire* universel; c'est, à vrai dire, dans notre société tout enfarinée de démocratie, l'agaçante *tarte à la crème* des marquis de Molière.

Aussi, ne doit-on nullement s'étonner du prestige qui entoure les Ecoles nationales où s'élaborent et s'enseignent les éléments de la science. En tête de ces établissements dont la haute utilité fait pâlir celle des *Bouillons-Duval*, se distingue l'Ecole polytechnique. C'est elle qui, par le temps qui court, jouit de toutes les faveurs de l'opinion et de la mode. L'Ecole polytechnique est, pour la plupart des honnêtes familles, un objectif fascinateur et attractif. Il n'est guère de parents prévoyants qui n'ambitionnent de voir tout au moins un de leurs rejetons admis dans cette usine scientifique, dans cette manufacture d'outils de précision, où se fabrique, entre autres mécaniques transcendantes, ce produit suréminent qui s'appelle un ingénieur... Etre ingénieur, ingénieur estampillé par l'Ecole, c'est là le grand rêve du *potache* roublard qui a pu franchir les portes du sanctuaire et entrer à *Polytechni-*

que! On ne doit pas s'étonner, dès lors, que cette supériorité sociale du polytechnicien se révèle, se manifeste, s'affirme sous toutes les formes, même les plus étranges et les plus singulières.

Ainsi on a vu se produire, dans des milieux on ne peut plus graves, une sorte de commentaire explicatif tendant à établir, non seulement la liaison, mais l'assimilation la plus complète entre le polytechnicien et le protagoniste de la légende de *Faust*, mis en scène par le grand poète de Weimar. Peut-être nous saura-t-on quelque gré de ne pas laisser dans l'ombre une aussi remarquable *imagination*.

Qu'est-ce, en effet, que cette légende de *Faust*, recueillie et dramatisée par Goethe, sinon un monument élevé à l'honneur de l'Ecole polytechnique, la glorification du polytechnicien?

Les rapprochements sont frappants et s'imposent.

Il suffit de lire pour s'en convaincre, et la chose devient d'une entière évidence et d'une parfaite limpidité. Voyons cela rapidement.

Faust commence par l'alchimie et la magie. Cela, ce sont les débuts, les débuts de l'humanité curieuse, les débuts aussi du futur savant, enfant encore. Cela finit par le lasser et le dégouter, et il se donne au diable, autrement dit, comme tout futur savant, un instant fatigué par les grimoires, il essaye de la vie sentimentale. — Elle ne lui réussit pas, la vie sentimentale; encore moins à Marguerite; mais à lui non pas beaucoup mieux. Il voit très bien que l'homme digne de ce nom n'est pas fait pour cela, et il se remet à la science, autrement et mieux comprise, à la science *moderne*, entremêlée d'un peu de littérature, d'une visite à Hélène et à l'art antique, comme il sied.

Et alors... alors il devient un homme, un personnage très considérable, l'appui d'un Etat penchant, l'officier d'artillerie qui s'improvise général, gagne des batailles, et pourrait au besoin relever un trône.. — Mais, il ne sort pas que des militaires de l'Ecole polytechnique; on ne saurait oublier que les premiers rangs sont pépinières d'ingénieurs. Goethe ne l'a pas oublié, et la dernière transformation de *Faust*, son *avènement*, c'est *Faust* ingénieur, *Faust* endiguant les fleuves, desséchant des lagunes, creusant des ports, construisant des môles et des phares, conquérant pacifique qui se crée un royaume en disputant la terre à l'Océan et en la rendant habitable. — Et désormais sa mission est accomplie, son *évolution* achevée; le ciel n'a plus qu'à s'ouvrir pour lui, pour *Faust* pardonné, glorifié, béatifié! Et il s'ouvre, en effet, comme il est juste, et c'est parmi les chœurs des anges, l'apothéose du parfait polytechnicien!.

Que dites-vous, ami lecteur! des explications non moins réjouissantes qu'optimistes de ce hardi commentateur de Goethe. N'a-t-il pas admirablement compris et saisi le sens et la portée *philosophico-scientifique* du drame conçu par le poète? En tout cas, cet ingénieux commentateur, à raison de son originalité même, a droit à la plus sérieuse attention de la critique, et ne saurait surtout manquer d'obtenir les suffrages bien sentis de tous les polytechniciens, et cela certes n'est pas à dédaigner.

Jean KIRI.

LE BOUQUET DE MUGUET

Quand j'étais étudiant, — je parle de longtemps — volontiers je fréquentais le jardin du Luxembourg. Moins parlerter anglais que maintenant, plus dans son ensemble, non coupé de rues transversales, sans longues recherches, on y trouvait alors de jolis recoins remplis d'ombre, de silence et de solitude.

La Pépinière, hélas! disparue, vit souvent naître de belles intrigues, ébaucher nombre de

A LA
GRANDE
MAISON

SUCCURSALE

DE
LYON

4, Place des Jacobins
(ENTRÉE SOUS LA VÉRANDA)

HABILLEMENTS

CHAPELLERIE, LINGERIE
BONNETERIE

pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants.

VÊTEMENTS SUR MESURE

MÉDAILLE D'OR

Paris 1889

LA PLUS HAUTE RÉCOMPENSE

TOUS PHOTOGRAPHES

Le Directeur de la maison de la *Photographie Populaire* met en vente des Appareils photographiques défiant toute concurrence par leur rapidité. 1/20^m de seconde suffit, monture noyer, soufflets toile, et tous les accessoires, produits nécessaires :

N° 0, 1/2 × 9	4 fr. 50
N° 1, avec soufflets, 6 1/2 × 9	9 fr.
N° 2, 9 × 12	17 fr.
N° 3, 13 × 18	32 fr.

Envoi contre mandat-poste au Directeur de la *Photographie Populaire*, 61, rue des Boulets, sauf pour le n° 0 et 1, le port en plus.



CRÈME SIMON
Le Cold Cream
par excellence et sans rival
GUÉRIT
Gerçures, Rougeurs
et toutes les
Affections légères
de la peau
Se défier des nombreuses imitations
EN VENTE PARTOUT

VENTE ET EXPÉDITIONS
DE TOUTES LES

Eaux Minérales Naturelles

FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Entrepôt général : **E. MAUGUIN**

5, place des Célestins, 5

ANGLE DE LA RUE DES ARCHERS

LYON

Concessionnaire des eaux d'ÉVIAN-LES-BAINS
Source CACHAT, en bonbonnes de 10 et 25 litres.

liaisons éphémères, comme ses ravissants bosquets de lilas en fleurs furent maintes fois les témoins discrets de la fraîche éclosion d'amours printanières.

Au beau milieu du rond-point, la légendaire statue de Velléda fixait l'attention et évoquait le souvenir des Martyrs de Chateaubriant, dont la gloire littéraire commençait à pâlir; néanmoins le mélodieux auteur des Natchez brillait encore d'un assez vif éclat près de la jeunesse studieuse, toujours éprise de poésie.

Désireux d'obtenir mon diplôme, je piochais ferme et préparais sérieusement mon examen de licence. Par une belle matinée tout ensoleillée du mois de mai, songeant mélancoliquement à l'avalanche de boules noires que le légendaire professeur Watrin octroyait avec une si aimable profusion, assez inquiet sur le résultat de ma science juridique, dans l'espoir de changer le cours de mes idées tant soit peu tristes, je marchais rêveur sous les vertes frondaisons des hauts marronniers, dans la direction de la Pépinière.

Adossée au socle de la statue de Velléda, sur un banc de bois peint, une jeune femme assise s'occupait à faire de la tapisserie. Blonde, blanche, le cou flexible et rond, le buste riche de formes, elle me parut ravissante sous son coquet chapeau très simple et orné d'une seule touffe de bluets. Sa petite main, aux doigts effilés et longs, manœuvrait l'aiguille avec habileté et, tout entière à sa besogne, l'habile ouvrière ne relevait les yeux.

Charmé par cette vue, dans ma muette contemplation, cloué sur place, la jeune femme ne pouvait soupçonner ma présence; il me fut donc facile de détailler à mon aise la finesse de ses traits et son air de distinction native. A un moment donné une petite marchande, la corbeille remplie de muguet fleuri, s'arrêta devant l'inconnue pour lui proposer d'acheter un bouquet.

Elle en choisit un, le porta un instant à ses narines roses, puis le fixa à l'agrafe de sa robe et fouilla dans sa poche, sans doute pour en chercher le montant. Mais bientôt elle esquissa un geste d'étonnement, qui dénotait clairement qu'elle avait oublié son porte-monnaie et, comme à regret, rendit les fleurs à la fillette.

J'attendis celle-ci au passage, lui achetai le bouquet aux clochettes blanches et parfumées, et, quand elle eut disparu, me dissimulant derrière la statue de la jeune prêtresse, marchant avec une extrême précaution pour empêcher le sable de crier sous mes pas, je m'approchai de la jeune femme et, assez adroitement ma foi, lui lançai les fleurs sur les genoux.

Quand elle fut revenue de sa surprise, j'étais déjà loin, mais pas assez pour qu'elle ne me reconnût au détour de l'allée où je me sauvais comme un voleur!

Le lendemain à pareille heure, j'arrivais devant la statue de Velléda. Comme la veille, à la même place, travaillait ma belle inconnue. Elle leva vers moi ses deux grands yeux d'un superbe bleu d'outre-mer, me sourit et, me désignant du doigt le bouquet planté fièrement à son corsage, elle me fit un petit signe de remerciement de la main.

Je me crus autorisé à la saluer et nous liâmes conversation. A partir de ce moment, nous devinmes les meilleurs amis du monde et durant une année, une fois par semaine au moins, nous étions certains de nous rencontrer au pied de la statue de la Druidesse.

Un beau jour elle m'annonça qu'elle partait le lendemain pour Saint-Omer, berceau de sa famille, pour s'y marier à un brave garçon dont elle était éprise et qui l'aimait de toute son âme.

Nous échangeâmes une dernière et cordiale poignée de main, pour tous les deux un peu empreinte de tristesse, et je n'en entendis plus jamais parler.

Hier, traversant les ponts, j'étais allé au Sénat, pour m'entendre avec mon vieux camarade M. Couteaux, le nouveau sénateur de la Vienne, sur l'heure et le jour de notre joyeux dîner mensuel. En sortant du Palais, par un reste

d'habitude, comme le soleil riait à l'horizon et versait ses torrents de lumière sur les dômes de verdure des marronniers en fleurs, j'entrai dans le jardin par la grille voisine de la Fontaine-Médicis et pris la direction de l'Observatoire.

Toujours avec un nouveau plaisir, je revois les statues rangées avec art dans ce superbe parc. Une surtout, celle de la Grande Mademoiselle — la duchesse de Montpensier — a le don de captiver à un haut degré mon attention. Le poli merveilleux de son marbre, qui imite à la perfection les reflets chatoyants d'une robe de moire, ne cesse d'exciter mon admiration.

En contemplation devant ce délicieux chef-d'œuvre, je n'avais nullement remarqué la présence d'une dame fort élégante, assise dans un grand fauteuil de fer contre le piédestal de Louise d'Orléans. A un moment, nos yeux se rencontrèrent et de leur choc jaillit l'étincelle...

La lèvre éclairée gaiement d'un bon sourire, la main cordialement tendue, elle vint à moi, et avec une émotion bien partagée:

— Quelle heureuse rencontre!... Car, je ne me trompe pas?

— Vous, à Paris?...

— Je suis donc bien changée que vous ne m'avez pas reconnue tout d'abord?... Dame! depuis notre dernière entrevue, les pâles marguerites de cimetières ont neigé sur ma tête...

— Vous serez toujours charmante, dis-je avec un accent de sincérité dans la voix... ah! je vous l'avoue, je ne m'attendais guère à vous trouver aujourd'hui au Luxembourg.

— Et songeant à vous... car, sachez-le, je songeais à vous...

— A moi?

— Oui, et pour preuve, permettez-moi de vous présenter ma fille Marcelle et mon futur gendre... ils reviennent à l'instant même d'acheter votre dernier livre sous les galeries de l'Odéon.

Je saluai un grand et beau garçon à la figure ouverte et une ravissante jeune fille dans l'éclat radieux de ses vingt ans, qui s'inclina en rougissant:

— Nous sommes ici pour une très, très grave affaire... pensez donc! l'acquisition de la corbeille de noces...

— Tous mes souhaits de bonheur vous accompagnent, repris-je en m'adressant aux fiancés.

— Ils n'en doutent nullement, soyez-en persuadé... Voulez-vous, à moi, me causer un grand plaisir? me demanda-t-elle au bout d'un moment.

— Si je le veux?

— Eh bien, offrez à Marcelle un petit bouquet de muguet... j'en ai vu de très frais contre la grille d'entrée, à l'éventaire de la marchande... De ma nature je suis un peu superstitieuse et, j'en ai l'intime conviction, comme celui que vous m'avez jadis lancé au pied de la statue de Velléda, ce bouquet portera également bonheur à ma chère enfant... Venez, ajouta-t-elle en me prenant le bras, nous irons ensemble le chercher.

Quand je présentai les fleurs à l'heureuse fiancée, la mère ajouta avec un fin sourire:

— Les années ont aussi neigé sur votre tête, mon ami... Pourquoi ne pas user du privilège de l'âge?... Demandez donc à la fille ce que vous n'avez jamais osé prier la maman de vous accorder...

— Un baiser?

— Eh! oui... Et, suivant votre excellente coutume normande, embrassez-la trois fois sur ses bonnes joues bien roses et bien fraîches...

On le devine aisément, je n'eus garde de me faire répéter une seconde fois l'injonction.

HENRI DATIN.

Photographie CAVAROC

6, rue Victor-Hugo, 6

PRÈS BELLECOUR

° PRIX °

6 Cartes ordinaires 2^f75

12 Cartes ordinaires..... 5^f00

6 Cartes émaillées ou satinées.. 5^f00

2 Cartes émaillées ou satinées 18^f00

AVIS AUX COMMERÇANTS

NOUVEAU TARIF GÉNÉRAL

DES

DOUANES FRANÇAISES

Ainsi que la loi portant établissement du dit tarif.

Cette brochure de 140 pages contient les tarifs d'entrée et sortie des matières et produits fabriqués de toutes sortes.

Prix de la brochure: 2 fr.

Envoi franco contre mandat-poste de 2 fr. 25.

AGENCE V. FOURNIER

LYON — 14, rue Confort, 14 — LYON
(A l'entresol).

GRAND HOTEL

DE

BELLECCOUR

20, Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE 1^{er} ORDRE

Pour dîners de Noces et repas de Corps.

DÉPURATIF AMÉRICAIN

du Dr Mauritz BROWN

Employé avec succès contre Rhumatismes, Maladies de la peau (Eczémas, Boutons, Rougeurs, etc.), suite de maladies contagieuses et toutes celles causées par un vice quelconque du sang.

Il est agréable au goût, ne fatigue jamais l'estomac et se prend en toutes saisons.

Dépôt pour Lyon: Pharmacie CHILDEBERT, rue Childebert, 17.

PLACEMENT DE TOUT REPOS

à 10 % l'an

Obligations Foncières

Remboursables en 1894, à 500 fr., produisant un intérêt annuel de 37^f50 parfaitement assuré. Notice envoyée gratuitement sur demande. Ecrire à MM. CAMAU et C^{ie}, banquiers, 18, rue Labruyère, Paris.

A FAÇON

Chapeaux et capotes, bonnets et coiffures deuil, etc., parures pour soirées et fantaisies en tous genres. — Broderie et tapisserie. — Prix réduits.

81, rue de la République, 81
au fond de la cour, à gauche, au 4^e,

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

La plupart des valeurs ont encore monté, l'approche de la liquidation, dont quatre bourses seulement nous sépare, amène de nombreux rachats de vendeurs qui ne comptent plus guère sur un mouvement de recul.

Le 3 % s'est tenu pendant la plus grande partie de la séance à 98,20 et finit à 98,15 au lieu de 98,12, précédente clôture; le 3 % nouveau ferme à 98,27. L'Amortissable à 98,50 et le 4 1/2 à 105,17.

Le Crédit foncier s'est négocié à 1207 et 1205, dernier cours; la Banque de Paris passe de 670 à 677,50. Le Crédit lyonnais est ferme à 740 fr.; la Société générale s'échange à 465 fr. Le Suez à 2785 fr. a peu varié.

Parmi les fonds étrangers, l'Italien s'est avancé à 91,75 en hausse de 24 cent.; l'Extérieur passe de 64 7/16 à 65 3/8, les autres rentes n'ont que peu varié.

Au comptant, les obligations des chemins de fer économiques sont demandées à 404 et 405.

Les actions Tirages français sont à 445 fr.

Les transactions sur cette valeur sont depuis quelque temps très animées. Les actionnaires de cette Société se sont réunis, le 25 courant, en assemblée générale annuelle.

En banque, la Morena conserve facilement le cours de 122,50.

MUSÉE DES FAMILLES

Sommaire du n° 21. — 26 Mai 1892.

Dernière offrande à Baal, par Alexis Meunier. — Les Artifices des Insectes : Le Fourmillon, par P. Contrastin. — Grands Souvenirs : Delphes et le Parnasse, par G. Bernier. — Histoires de mon Village : Les Enfants de Grand-Pierre, par Eugène Muller. — Master heartless, par Ch. Segard. — L'Ami du Foyer. — Concours. — Un Bouchon récalcitrant, composition d'Albert Guillaume.

Le Propriétaire Gérant, V. FOURNIER.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.

GRAVURES. — Paris : L'Incendie de la rue de Chalon. — La promenade des membres de la Société française de photographie. — L'Exposition canine. — La Médaille des conseillers municipaux. — L'eau à Paris : Adduction des sources de l'Avre. — Scènes, vues et types. — Portraits : Le général Klapka. — Le capitaine Hénon. — Brébant. — Marine : La vie à bord. Mode : La Mode en mai 1892. — Départements : Le roi de Suède à Pau.

TEXTE. — Chroniques : Le Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Variété : L'Art de manier la dynamite, par T. G. — Théâtres : par H. Lemaire. — Adduction des sources de l'Avre, par Charles de Coynart. — La vie à bord, par un Marin. — La mode dans le Monde, par Ludka. — Le Sport, par Archiduc, etc. En supplément : Tante berceuse, roman par Jules Mary, illustrations de G. Vuillier. — Echees, Rébus, Récréations de la famille, Explication des gravures, bibliographies, etc.

L'ÉCHO DE LA SEMAINE

Sommaire du dernier numéro.

Maurice Barrès : Du rôle des Actrices. — Paul Degouy : Les Fêtes de Nancy. — Urbain Gohier : Contre la presse. — George Auricl : Le Médicament bien employé. — Matho : M^{me} Rose Caron. — Paul Arène : Le Dîner des Notaires, fantaisie. — Léon Roux : Chez un grand couturier, petit mystère de Paris. — Clovis Hugues : Rothschild et la Banque française. — Emile Richebourg. — Le Million du Père Raclot. — Victor Hugo : Waterloo. — Octave Mirbeau : Le Salon du Champ-de-Mars. — Anatole France : Semaine littéraire. — Henri de Bornier : Semaine dramatique. — Cap. de Pardiellan : Chronique militaire. — Une Parisienne : La Vie mondaine. — Le Chercheur : Le Tour du Monde. — Livres. — Semaine financière. — Correspondance.

En vente chez tous les Libraires

ASTRONOMIE POPULAIRE

Par CAMILLE FLAMMARION

Ouvrage couronné par l'Académie française.

L'Astronomie populaire offre l'exposé précis de toutes les grandes découvertes astronomiques qui nous ont appris à connaître le ciel et la terre. Ce livre est l'expression complète de l'état actuel de la science sur la constitution de l'Univers. Il élève l'âme et lui donne le calme d'une haute philosophie.

Par la lecture de cet ouvrage, d'un style si pur et si harmonieux, illustré de nombreuses figures qui en font en même temps une œuvre d'art, on se met rapidement et agréablement au courant des réalités merveilleuses de la science moderne, découvertes qui tout en étant indiscutables, semblent pourtant parfois tenir du prodige.

Sanctionnée par le suffrage de près de cent mille lecteurs, couronnée par l'Institut (prix Montyon de l'Académie française), adoptée par le Ministre de l'Instruction publique, l'Astronomie populaire a pris rang dans toutes les bibliothèques depuis les plus humbles, et est devenue pour ainsi dire indispensable pour toute instruction qui désire être établie sur une base sérieuse.

Cette nouvelle édition, entièrement refondue, fait passer sous les yeux du lecteur les derniers progrès de la science récemment réalisés dans la connaissance de l'Univers : étoiles, soleil, mouvements de la terre, nature des autres globes notamment de notre voisine la planète Mars, origine et fin des mondes, solution des problèmes les plus intéressants qui puissent captiver l'intelligence humaine.

L'ouvrage, que l'on pourra se procurer chez tous les libraires de Paris et des départements et chez les marchands de journaux, formera un beau volume grand in-8° Jésus. Il se composera d'environ 100 livraisons à 10 centimes ou de 20 séries environ à 50 centimes. Il paraît 2 livraisons par semaine; 5 livraisons forment une série.

C. MARPON ET E. FLAMMARION, éditeurs, 26, rue Racine, PARIS.

CH. FAY, Inventeur
9, RUE DE LA PAIX, PARIS.
Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

VELOUTINE

CH. FAY, Inventeur
9, RUE DE LA PAIX, PARIS.
Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

W DÉFIER des IMITATIONS
ET CONTREFAÇONS.

Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth, par conséquent d'une Action Hygiénique sur la Peau. Adhérente et invisible, elle donne au Teint une Beauté et une fraîcheur naturelles.

EXIGER LA MARQUE DE FABRIQUE
et le Timbre de garantie de l'Union des Fabricants.



LA MODE FRANÇAISE

67, rue de Grenelle, Paris.

Le Journal la MODE FRANÇAISE est de tous les organes s'occupant des modes féminines et des intérêts de la famille, le mieux illustré, le plus au courant des nombreuses créations élégantes, le mieux renseigné sur les tissus et leurs accessoires qui se porteront chaque saison.

La partie littéraire, confiée à Madame la baronne de CLESSY avec la collaboration de MARYAN, Marthe LACHESE, Gabrielle BÉAL, Georges du VALLON, etc., etc., est morale, instructive et récréative. La correspondance continue que ce journal entretient avec ses abonnées, répondant aux questions les plus diverses d'ordre intime, d'usages et de convenances du monde et donnant des renseignements souvent utiles dans les familles sur les détails de notre organisation militaire, administrative, judiciaire, etc., intéresse tout particulièrement ses nombreuses lectrices.

La MODE FRANÇAISE paraît tous les samedis. Ses éditions sont au nombre de 4, savoir : la première à 12 francs; la deuxième à 16 francs; la troisième à 18 francs; la quatrième à 25 francs.

On s'abonne directement et sans frais dans tous les bureaux de poste.

Adresser aussi mandat-poste à M. ORSONI, directeur, 67, rue de Grenelle.

Envoi franco et gratuit d'un spécimen sur demande affranchie.

OUVRAGES DE M. CHARLES FUSTER

Pour recevoir franco ces ouvrages, il suffit d'en faire la demande au bureau du SEMEUR, 92, boulevard du Port-Royal, à Paris.

POÉSIE

- L'Ame Pensive (2^e édition) 3f »
- Les Tendresses (2^e édition) 4 »
- Poèmes (2^e édition) 4 »
- L'Ame des Choses (4^e édition) 4 »
- Le Siècle Fort 0 50
- Sonnets (2^e édition) 1 »
- Devant la mer grande 2 »

PROSE

- Contes sans prétention 2 50
- Essais de Critique (3^e édition) 3 50
- Les Poètes du Clocher (édition princeps) . 10 »
- (3^e édition) 6 »
- Les Pensées d'une Femme 0 50
- Un Prince Ecrivain 0 50

L'ANNÉE DES POÈTES (1890)
Prix : DIX francs.

Aux bureaux du Semeur, 92, boulevard du Port-Royal, Paris.

A la Grande Maison

DE PARIS

SUCCURSALE DE LYON

Exposition universelle 1889
MÉDAILLE D'OR

La plus haute récompense.

4, PLACE DES JACOBINS, 4

(Entrée unique sous la Verandah)

Exposition universelle 1889
MÉDAILLE D'OR

La plus haute récompense.

HABILLEMENTS, CHAPELLERIE, LINGERIE

Bonneterie pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants

VÊTEMENTS SUR MESURE

Demandez dans tous les Cafés
ET PRINCIPAUX

ÉTABLISSE-
MENTS

MOKAOWA
Liqueur
DIGESTIVE
Dépôt Général :
LYON, 38, rue de Séze, 38, LYON

M^{ME} CHATELUX sage-femme
1^{re} cl., reçoit
des pensionnaires, q. Archevêché, 5, Lyon.

POUDRE PRIVAT

dite **VERMIFUGE ROSE**, marque
Éléphant, souveraine contre vers et con-
vulsions. Prix : 30 centimes.
DÉPÔT A LYON : Pharmacie du Ser-
pent, 32, rue Lanterne, et Françon,
12, place Bellecour.

SE TROUVE PARTOUT

THÉ
DES
MANDARINS

DÉPÔT GÉNÉRAL :
Petits Docks du Commerce
12, rue Confort, 12
LYON



PRIX DES BOITES

500 grammes . . . 8 ^{fr} »	125 grammes . . . 2 ^{fr} 50
250 — . . . 4 50	50 — . . . 1. »

ABONNEMENTS

Sans frais

A TOUS LES JOURNAUX

Français & Étrangers

S'adresser à l'Agence

V. FOURNIER

Rue Confort 14, à l'entresol

LYON

LA PHOTOGRAPHIE

des Photographies

Ou reproduction des Eux-fortes, Gravures
Dessins, etc. — Prix : 0,75 c.

L'Abbé VEILLAS, à Vernaison (Rhône).

La maison de banque **CAMAU & C^{IE}** 48, r. Labruyère, PARIS,
Achète et vend au comptant toutes valeurs françaises et étrangères,
cotées et non cotées ou dépréciées.
Renseignements financiers confidentiels fournis gratuitement.
N. B. — On demande des correspondants très sérieux.

PLANTES D'APPARTEMENTS

Le **Régénérateur** des plantes, engrais chimique concentré, pour l'alimentation des plantes à fleurs et feuillage ornemental. La végétation produite par l'usage de cette solution fertilisante est prodigieuse. Non seulement il donne aux plantes un aspect splendide, une floraison et une feuillaison étonnantes, mais encore il remet en état les plantes malades ou négligées. Aux fleurs coupées, il donne une longue durée et un éclat incomparable en mettant une pincée de cet engrais dans l'eau.

Prix de la Boîte avec notice, 1 fr. 25.

DÉPÔT GÉNÉRAL : AUX Petits Docks du Commerce
12, rue Confort, LYON

Elixir, Pâte et Poudre DENTIFRICES

Eugène BONNARIC

EN VENTE : chez tous les Coiffeurs-Parfumeurs.



REMÈDE POUFRE D'ABYSSINIE

d'**EXIBARD**, à PARISToux, Oppression, ASTHME, Bronchite, Catarrhe.
25 ans de succès, 3 Médailles d'or

La boîte 5 fr., la 1/2 boîte 3 fr. — Dépot : Dans toutes les Pharmacies.